

# douce et illuminée deuxième pays »



« Mes affections ont toujours été nomades et artistiques et j'avoue que ce n'est qu'aujourd'hui, à travers l'accueil que reçoit ce livre, que certains liens familiaux se retissent. » © M. GOLINVAUX.

pour commencer des photocopies de quelques pages d'un best-seller de Mességué, considéré alors comme le « gourou des plantes », où il parle de la baronne « Hauser » – il écorche son nom – qui lui rend visite car elle souffre de rhumatismes. Mességué dit que « au vu de ses perles en sautoir, ces gens devaient être très riches. » Il écrit plus tard : « J'ai été invité à une chasse avec des grands d'Espagne et j'ai voyagé dans l'avion privé de M. "Hauser" qui avait 27 domestiques à Paris. » Je lis cela à ma mère, qui me dit que c'est de l'affabulation, qu'oncle Louis ne voyageait qu'en train ou en automobile, et qu'à sa connaissance, il n'y avait « que » cinq domestiques à l'avenue Gabriel. Quoi qu'il en soit, ces trois pages de Mességué m'ont donné le déclic romanesque pour commencer à m'intéresser à celui que l'on appelait, dans la famille, « Maxi-Louis » et pour plonger dans les malles d'ar-

chives. Outre des photos et documents divers, on y trouve des lettres passionnantes. Mais la matière était si énorme que si ma mère n'avait pas été là, je n'aurais pas été plus loin. A plus de 90 ans, elle avait une mémoire très vive. Je lui posais des questions, elle me donnait ses souvenirs et cela a transformé notre lien.

**Vous découvrez une famille obsessionnellement industrielle ?**

Ces gens avaient la passion du progrès, des mines, de la métallurgie. Ils ont pris des risques, voyagé à la dure dans un pays alors arriéré. Lorsque leurs mécènes espagnols se lassaient, ils cherchaient des appuis ailleurs. Ils revenaient à Liège pour les mariages, les naissances, les enterrements, mais pour le reste, ils s'absentaient « pour les affaires » et travaillaient tout le temps. Les couples étaient très unis mais séparés par la distance, d'où ce flux incessant de lettres. Tout le monde à toutes les générations s'écrivait. Et ça s'arrête à moi. Aujourd'hui, il n'y a plus de matérialité de la correspondance. Fin d'une époque... Fin d'une époque aussi à ma naissance. Du côté paternel, la fabrique de tabacs

Lamarche vient de brûler et du côté maternel, dans les Asturies, Franco veut mettre les Belges dehors. En plus, je nais après que ma mère a fait quatre fausses couches et qu'un médecin lui a dit qu'elle n'aurait jamais d'enfant. J'apparais donc à l'intersection de la mort et de la vie – j'ai deux frères et une sœur venus après moi. Quand je me mets à écrire l'histoire de l'Asturienne, il n'y a plus d'Asturienne, plus de mines, plus d'usines. Là aussi : mort et vie. Le livre est une reconstruction de ce qui s'est perdu.

**Les Hauzeur, une dynastie d'hommes entrepreneurs, aventuriers ?**

Et émouvants, avec parfois une sensibilité qui confinait au spleen, comme on disait au XIX<sup>e</sup>, car séparés pendant des mois de leurs épouses. Et donc il y avait cet arrachement à chaque fois assez poignant. Quand l'épouse s'installait en Espagne, elle s'adaptait ou non : la femme de Jules Hauzeur, Marie Lamarche – premier mariage entre ces deux familles – ne s'est pas adaptée du tout alors que ses enfants adoraient y aller.

**L'entreprise a toujours été dirigée par la famille ?**

Dans les entreprises familiales, on préfère prendre un héritier qui n'a pas toutes les compétences plutôt qu'un collaborateur compétent. C'est l'histoire de Louis Hauzeur, le fils cadet qui croit qu'il va se contenter de mener la belle vie pendant que son frère aîné prend la tête de la Compagnie. Mais son frère meurt à 25 ans. Louis, le bon vivant, l'étudiant nonchalant qui rate ses examens, est prié par Jules, son père, de limiter ses dépenses, ses parties de chasse et sa passion pour l'automobile pour aller se former à Berlin. Finalement, la fonction crée l'organe et « Maxi Louis » deviendra un patron aguerri.

**Une figure de femme vous a séduite ?**

Rosalie Simonon-Lesoine, la mère d'Adolphe Lesoine. Julie Lesoine, aussi, la mère de Jules Hauzeur, morte à quarante ans, mais qui était aussi active que son frère Adolphe dans la gestion de la houillère du Val Benoît, fief de la famille. Il faut savoir qu'avant le fichu Code Napoléon, les femmes, même si elles se mariaient, conservaient leur patrimoine, donc leur indépendance. Les Hauzeur envoyaient leurs filles en pension en Allemagne pour qu'elles apprennent la langue des affaires.

**En cours d'écriture, vous vous interrogez sans cesse : « Qui sommes-nous, et qui suis-je ? » Cette plongée dans vos racines vous a donné la réponse ?**

Je suis écrivain indépendant, un métier où prévalent l'esprit d'aventure et la rencontre de gens merveilleux. Comme mes ancêtres, je suis une passionnée. Ici j'ai pris en charge l'héritage immatériel transmis par mon père. Et je n'ai eu que des bonnes surprises. Ces immenses travailleurs étaient aussi des gens chaleureux, aimants. Ce travail de huit années m'a permis d'accepter mon être social sans tricher. Avant cela, j'étais « l'artiste de la famille », je flottais. Désormais il y a un sentiment d'appartenance, de racines.

## écrire « Ne détruisez pas vos lettres, le trésor de vos enfants »

B.DX

**Vous écrivez : « J'appartiens à une histoire de l'Histoire ». Tout le monde n'a pas la chance d'appartenir à un destin aussi large ?**

Je raconte dans le livre une conversation avec cet ami que je nomme Frédéric, universitaire, fils d'ouvrier, qui s'aperçoit qu'après la mort de ses parents, il n'y a pas de lettres, juste des factures. Et je me dis, face à sa désolation : les nantis ont tout. Non seulement les biens matériels mais aussi immatériels. La culture ouvrière se perd faute de traces et la conscience de classe s'émiette.

**Plus facile après ce travail d'assumer votre situation de femme de gauche, fille et petite-fille de capitaliste ?**

Disons que j'ai soulevé la poussière sous le tapis de la légende familiale. Je ne suis pas Annie Ernaux ou Edouard Louis. Mais je ne suis pas non plus Marguerite Yourcenar. Je suis moi, particulièrement dans ce livre où je n'ai rien caché de mes doutes ni de mes découvertes.

**Encouragez-vous les lecteurs à transmettre leurs lettres ?**

Oui ! Il y a des gens qui détruisent des lettres avant leur mort de peur d'embêter ou gêner leurs enfants. Mais le temps

qui passe permet de les lire avec du recul. Moi je me suis engrossée de ces correspondances et je les remets au monde. Nos parents morts vivent encore à travers nos corps, nos pensées, nos regrets, mais à la génération suivante, c'est fini. Les morts disparaissent terriblement vite. Tout le monde n'est pas Genevoix capable d'écrire mille pages sur ses compagnons de combat en 14-18 ou W.G. Sebald attaché au sort des émigrants juifs dans l'après-guerre. Mais sans eux, ces gens seraient oubliés. Et quand « Maurice », un des personnages de mon livre, m'a encouragée en me disant : « Liège attend ce livre parce qu'on n'a plus la mémoire de cette époque-là », j'ai compris que ce livre pourrait toucher d'autres gens que mes proches et j'ai beaucoup travaillé pour y parvenir.

**Aujourd'hui, grâce à ce livre, vous êtes finalement vraiment devenue ce que vous êtes ?**

On ne sait jamais tout de suite ce qu'on est devenu après avoir écrit un livre. Disons que c'est la première fois que je pèse 300 pages, et la première fois que j'écris au départ de documents d'archives. Je me suis aperçue aussi que je pouvais porter un projet pendant huit ans. J'ai appris la patience et accueilli toute l'aide qu'on m'a apportée. J'ai envie de continuer...

## Wallonie « Si on veut ouvrir l'avenir, il faut des histoires et du désir »

B.DX

**Votre histoire personnelle est aussi celle de la Wallonie et de Liège ?**

On oublie que la Wallonie était la deuxième puissance industrielle mondiale, le cœur battant des techniques. Pour s'en tenir à l'histoire de l'Asturienne, Adolphe Hauzeur a créé l'École des Mines de Liège et considérait les ouvriers comme des alliés « sagaces ». Lui et Jules Hauzeur ont inventé des procédés industriels. Les Belges ont été les premiers en Espagne à utiliser des explosifs dans la mine. Ils ont amené les premiers rails, venus de chez Cockerill à Seraing, pour transporter le minerai. Ils ont lancé la métallurgie du zinc en Espagne. Même leur paternalisme était pionnier...

**Le personnage de « Maurice », académicien et communiste, vous pousse à vous remettre en question. Fille de riches, issue d'une famille qui mérite le goulag pour avoir exploité les ouvriers...**

Au départ, nous étions aux antipodes. A force d'échanger, nous avons construit une proximité fructueuse pour le livre. Il m'a aidée à apprivoiser le terrain de la métallurgie et à renouer le fil avec un passé parfois lointain. Il m'a appris, par exemple, que les Liégeois avaient été

prospector les régions mêmes qu'avaient exploitées les Romains. Je lui dois beaucoup aussi sur le plan de l'histoire sociale. Ce livre aurait été trop tributaire de la légende familiale si je n'avais pas eu, à Liège, « Maurice » et, à Arnao, l'archiviste Alfonso : les « vivants » de mon livre.



*Maurice, un des personnages de mon livre, m'a encouragée en me disant : « Liège attend ce livre, parce qu'on n'a plus la mémoire de cette époque-là »*

”

**On a perdu le mode d'emploi de ces épopées ? Le malheur frappe à répétition cette Wallonie meurtrie, avec récemment encore les inondations ?**

Dans toutes les tragédies, on produit des chiffres et des images peu commentées. Je pense qu'il nous manque des histoires individuelles. Ce sont elles qui permettent aux gens d'accéder à leurs émotions et de les partager. Les faits bruts, les statistiques ont un effet dépressif extraordinaire. Je me dis aussi qu'il manque de volonté politique, ou de curiosité, tout simplement. J'ai trop souvent entendu qu'on ne devait pas parler du passé parce que c'est une histoire de défaites. Mais cela revient à laisser les gens seuls avec leur chagrin, face, par exemple, à la destruction du haut-fourneau qui a réglé leur existence ou à la perte de tous leurs biens dans les inondations. Bien sûr, il faut un temps pour que les récits surgissent. Mais si on veut ouvrir l'avenir, il faut des histoires et il faut du désir.

## ABONNÉS



« A lire ? "Le système périodique" de Primo Levi. Il illustre les propriétés des gaz et métaux par des histoires liées à sa vie. Le zinc "si tendre et délicat, si accommodant en présence des acides, qui n'en font qu'une seule bouchée, se comporte en revanche bien différemment lorsqu'il est très pur : alors, il résiste obstinément à l'attaque". D'où la métaphore : le fascisme ne veut pas de la goutte d'acide sulfurique qui fait réagir le zinc, le change. Il ne comprend pas que "pour que la vie vive, les impuretés sont nécessaires". »



« Les travailleurs du zinc font un métier dur, immortalisé à Liège par le photographe L-H Zeyen (1840-1907), à Arnao par José Zamora Montero (1874-1953). Zingueurs, fondeurs, ajusteurs, lamineurs, embarrilleurs, brigadiers, maçons, boiseurs, grilleurs, forgerons, lampistes, grands ou petits manœuvres, qu'êtes-vous devenus ? Parmi vous, quelques femmes, comme cette ouvrière d'Arnao. »



« Une bille de zinc frappée du sigle de l'Asturienne. Produit fini issu de la transformation de blends (ou sphalérites) aux couleurs chaudes ou froides, ardoise ou caramel, opaques ou transparentes. Les mines espagnoles étaient "resplendissantes de minerais comme une chapelle d'église", disaient les gens du cru. Un domaine capable de rivaliser avec celui de l'Altenberg qu'exploitait, non loin de Liège, la Vieille-Montagne, société belge concurrente. »



« "L'écriture manuscrite est à l'imagination ce que le corps est à l'amour", ai-je écrit en me découvrant une passion pour les archives. Voilà qui m'a permis de traverser les huit années de mon labeur sur l'Asturienne. Le miracle des correspondances – ici une lettre de Louis Hauzeur – et des photos anciennes, si délicates que l'on dirait des peintures. La matérialité du papier, de l'encre, des graphies qui diffèrent selon les scripteurs. Tout ce qui a disparu en une génération. » © DR.